



9th International LAB Meeting - Summer Session 2007

European Ph.D. on
Social Representations and Communication
At the Multimedia LAB & Research Center, Rome-Italy

Social Representations In Action and Construction
In Media and Society

"Structural Approach to Social Representations.
Advanced courses on Analysis of Similarity
and Evoc package"

From 07th - 15th July 2007

http://www.europhd.eu/html/_onda02/07/09.00.00.00.shtml



Scientific Material

European Ph.D

on Social Representations and Communication

International Lab Meeting Series 2005-2008



www.europhd.psi.uniroma1.it
www.europhd.net
www.europhd.it

Chapitre 2

Structure, dynamique et transformation
des représentations sociales

CLAUDE FLAMENT

On peut dire qu'une représentation sociale est un ensemble organisé de cognitions relatives à un objet, partagées par les membres d'une population homogène par rapport à cet objet.

Mais il ne s'agit pas là d'une définition, car la formule, au stade initial où nous sommes, est circulaire : la représentation sociale se définit par l'homogénéité de la population, qui se définit par la collectivité de la représentation sociale.

Retenons pour l'instant qu'une représentation sociale est un ensemble organisé de cognitions. Mais ce caractère des représentations sociales ne leur est nullement spécifique, puisqu'on le retrouve à propos d'objets étudiés dans d'autres secteurs de la psychologie cognitive : par exemple, la théorie des « scripts » (cf. Fayol et Montiel, 1988), la théorie de la « prototypicalité » (cf. Cordier et Denhière, 1990).

Fondamentalement, ces théories se distinguent par le type d'organisation présupposée.

Je vais examiner ce qui me semble être les propriétés essentielles des cognitions constituant une représentation sociale. Là encore, pas de spécificité ; chaque propriété peut se retrouver à propos d'autres cognitions. C'est le système d'ensemble qui, selon moi, caractérise la théorie des représentations sociales.

Une cognition est **PRESCRIPTIVE** et/ou **DESCRIPTIVE**.

La notion de prescription subsume la totalité des modalités dont une action est susceptible d'être affectée : « il faut faire... » ; « on peut faire... » ; « il est

souhaitable de faire... » ; « on peut ne pas faire... » ; « il ne faut pas faire... », etc.

L'aspect prescripteur d'une cognition est le lien fondamental entre la cognition et les conduites censées y correspondre.

Les logiques déontiques (cf. Kalinowski, 1972) sont des logiques formelles de la prescription. Je souhaite l'élaboration d'une *logique déontique naturelle*, tout comme Grize (1989) et ses collaborateurs s'efforcent d'élaborer une *logique discursive naturelle*, pouvant servir, entre autres, à analyser les discours exprimant les représentations sociales.

L'aspect descriptif d'une cognition est plus habituel : en effet, les sujets, surtout dans les études de représentations sociales, utilisent principalement des termes descriptifs — qu'ensuite l'enquêteur reprend dans ses questionnaires systématiques : « la psychanalyse, c'est un peu comme une confession » (Moscovici, 1961) ; « sur les autoroutes, il y a des péages » (Bernard et Blanc, 1989).

Il existe peut-être des cognitions uniquement prescriptives (théorie des scripts ?), et d'autres uniquement descriptives (théorie de la prototypicalité ?). Mais il me semble que — dans le domaine des représentations sociales — les deux aspects sont à chaque fois présents, distinguables au niveau discursif, mais non au niveau cognitif. Par exemple, un « péage » est un « guichet où il faut payer », et derrière la notion de confession, il y a un script.

La conjonction des deux aspects est encore plus évidente si on se souvient que la prescription peut prendre des aspects négatifs. « Le ciel est gris » me prescrit de prendre mon parapluie, et, *donc*, « le ciel est bleu » me prescrit que je peux ne pas prendre mon parapluie (exemple dû à Guimelli).

La terminologie que je viens d'utiliser sert à affiner des concepts qui n'en sont pas moins classiques. L'idée qui va suivre doit être prise comme une innovation « quantitative » : au moins dans le domaine des représentations sociales, les prescriptions sont massivement **CONDITIONNELLES**.

Chacun d'entre nous, au cours d'une recherche ou d'une autre, a rencontré une prescription conditionnelle (« dans telle condition, il faut faire ceci ; dans tel cas particulier, on peut faire cela... »).

L'idée nouvelle, me semble-t-il, est que les prescriptions tendent à apparaître, au niveau discursif, comme inconditionnelles, alors qu'au niveau cognitif, elles sont, pour la plupart, conditionnelles.

Il s'agirait donc d'un biais discursif : spontanément nos sujets parlent de ce qui leur semble important — c'est-à-dire le cas principal —, négligeant le secondaire (sauf si, par exception, un sujet se trouve très lié à un tel cas secondaire).

Si l'on a de bonnes hypothèses sur le système conditionnel d'une cognition, la vérification est généralement aisée : on demande aux sujets : « Quelle est la prescription dans tel cas particulier ? » — et l'on obtient des réponses très naturelles.

J'illustrerai ce point en m'inspirant d'une recherche de G. de Montmollin (recherche menée dans un cadre théorique hors de celui des représentations sociales). Je demande à des étudiants tous venant de psychologie : « si une personne tombe dans la rue, faut-il l'aider ? ». Les réponses proposées peuvent se regrouper en A : plutôt aider, et B : plutôt ne pas aider.

Pour la question générale mentionnée, on obtient 87 % de A. Si on remplace « une personne » par « un ivrogne », on obtient 54 % de A.

Mais attention, dans l'état actuel de nos connaissances méthodologiques, la recherche « aveugle » d'un système conditionnel se fait souvent par des méthodes violemment inductives. Le développement systématique de ces recherches conduira sans aucun doute à une méthodologie faible.

Il est possible que certaines cognitions ne soient jamais conditionnelles — peut-être celles étudiées par la théorie de la prototypicalité. Mais il est très facile d'imaginer des scripts conditionnels.

L'idée que, dans le domaine des représentations sociales, les cognitions sont massivement conditionnelles, a de nombreuses conséquences, plus ou moins importantes, tant sur la structure que sur la dynamique des représentations sociales — notamment en ce qui concerne les rapports entre représentations sociales et pratiques sociales.

1. RAPPORTS ENTRE COGNITIONS CONDITIONNELLES ET CONDUITES

1. *Adéquation conduite/cognition*

Supposons une cognition conditionnelle du type : « Dans le cas général, prescription α ; dans tel cas particulier, prescription β ».

Si le biais discursif mentionné plus haut fonctionne effectivement, le discours spontané des sujets ne mentionne que la prescription α ; mais une observation béhavioriste rigoureuse montera les effets des prescriptions α et β (dans des proportions variant en fonction du mode d'observation). On aura donc le schéma suivant :

| | | |
|-------------------|---|---------------------|
| Discours spontané | ⇐ Cognition ⇒ | Conduites observées |
| α | on général α en particulier β | α et β |

Si, selon le paradigme habituel, on suppose l'étude cognitive bien faite, et la cognition valablement traduite dans le discours, on devra conclure à un désaccord entre cognition et conduites observées. Si, au contraire, on accepte mon paradigme, le désaccord est entre cognition et discours, et il y a adéquation entre cognition et conduites observées.

Reprenons la recherche de G. de Montmollin : la quasi-totalité des sujets disent qu'il faut aider une personne tombant dans la rue. Certains étudiants se déguisent en vieillard, tombent dans la rue, et sont aidés — ce qui correspond au cas général.

D'autres étudiants se déguisent en ivrognes, tombent dans la rue, et sont fort peu aidés — ce qui contredit le cas général, mais pas le système conditionnel décrit statistiquement plus haut.

2. *Normalité d'une conduite par rapport à une cognition conditionnelle*

Dans chaque condition, seules sont normales (légitimes) les conduites prescrites par le système conditionnel pour la condition réalisée à l'instant considéré.

Si on reprend le type de cognition présentée au § 1.1 (« en général, α ; dans tel cas particulier, β », on doit conclure que si on est dans le cas général seule α est normale, β étant illégitime (conclusion habituelle et unique si on ignore le biais discursif mentionné plus haut). Au contraire, si on est dans le cas particulier considéré, seule β est normale, α étant tout à fait illégitime (conclusion qui heurte les analyses habituelles).

Dans le très beau travail de Moliner (1989, 1992), on décrit un ensemble d'individus très amis ; cela suffit à mobiliser, comme grille de lecture de la situation, la représentation sociale du « groupe idéal » qui comporte, entre autres descripteurs, quantitativement centraux, une certaine convergence d'opinions entre les membres du groupe. Après avoir vérifié cette induction, on déclare, sans la moindre justification, que les membres de ce groupe sont très souvent en désaccord. Pour des raisons provenant de la théorie du noyau central de la représentation sociale, on s'attendait à ce que, néanmoins, ce groupe désaccordé soit toujours considéré comme un « groupe idéal », un peu « bizarre » (c'est ce que j'ai écrit : Flament, 1989 ; Flament et Moliner, 1989).

Le résultat essentiel est vérifié : 75 % des sujets considèrent que le groupe désaccordé est un « groupe idéal ». Mais Moliner utilisait un système de réponse plus fin, comportant entre autres : « c'est un groupe idéal typique », « c'est un groupe idéal peu typique ». L'hypothèse de « bizarrerie » que je faisais conduisait à prévoir une prévalence forte des réponses « peu typiques » par rapport à « typiques ». Or, c'est le contraire qu'on constate :

| | |
|--------------------------|--------|
| Groupe idéal typique | : 50 % |
| Groupe idéal peu typique | : 25 % |
| Non-groupe idéal | : 25 % |

Moliner a évidemment publié ces chiffres (sans les expliquer de façon convaincante) : pour ma part, je ne l'ai pas fait, ne comprenant pas du tout ce phénomène qui me paraissait secondaire.

Or, tout devient clair dans ce point § I.2. Admettons que la cognition « mêmes opinions » soit conditionnelle, avec des conditions qui, alors, n'avaient pas été étudiées (puisque nous ne nous étions pas posé la question) : mais la manipulation expérimentale ne proposait aucune explication à ce phénomène exceptionnel, et laissait aux sujets la possibilité de penser : « en général, les membres d'un groupe idéal sont d'accord ; mais dans certains cas, ils peuvent ne pas l'être ; comme ils ne le sont pas, c'est qu'on est dans un de ces cas particuliers, et il est donc normal qu'il y ait divergence d'opinions »¹. D'où les résultats si on veut bien admettre que pour les sujets, la

réponse « typique » est la plus proche de ce qui aurait été la bonne réponse : « normal » ou « légitime »¹.

3. Diversité de conduites dans une population homogène

L'hypothèse de la conditionnalité des cognitions a une conséquence logiquement triviale, mais généralement ignorée empiriquement.

Supposons un ensemble d'individus qui, relativement à un objet de représentations sociales, partagent toutes les prescriptions et leurs systèmes conditionnels : on peut parler de population homogène par rapport à l'objet de la représentation sociale. Il est parfaitement concevable que des parties (individus ou sous-populations) de cette population se trouvent dans des conditions différentes, et, par là même, aient des pratiques (et des discours) différents. Par exemple, tous les chasseurs (cf. Guimelli, 1988) pensent que le gibier doit pouvoir s'abreuver plus ou moins normalement pendant les étés secs. Les chasseurs opérant dans un territoire ultrasec aménageront des abreuvoirs ; ceux opérant près d'une rivière pas totalement à sec ne se préoccupent pas de ce genre de problème. Un chercheur qui se contenterait d'enregistrer pratiques et discours aurait fortement tendance à conclure à l'existence de deux représentations sociales, et donc de deux populations distinctes. Pour se convaincre de l'unicité de la représentation sociale, il suffit d'interroger les membres de chaque sous-population sur les pratiques de l'autre sous-population, et l'on verra que tous ont le même système conditionnel, mais, très consciemment, opèrent dans des conditions différentes.

Il semble que J. Larue (1978) ait été victime de cette erreur de perspective dans son étude sur la représentation sociale de la culture : il y aurait une représentation sociale de la « culture-connaissance » dans les classes supérieures, et une représentation sociale de la « culture-comportement » dans les classes inférieures. Mais nous avons pu monter (Chauvet, 1986, Flament,

1. Moliner est actuellement en train de reprendre ses expériences en mettant en jeu ces hypothèses — avec un certain succès, semble-t-il.

1. Si Moliner a utilisé la terminologie « typique/atypique », c'est qu'à l'époque nous cherchions des convergences entre la théorie des représentations sociales et la théorie de la prototypicalité. Or, actuellement, je ne vois rien de conditionnel dans cette dernière théorie, et conclus à une divergence fondamentale entre les deux théories.

1989), que des gens (rares) de classes inférieures, ayant une grande pratique culturelle (en l'occurrence, lecture régulière d'au moins trois livres par mois) avaient une représentation sociale de la culture très semblable à celle des classes supérieures — ce qui est difficile à expliquer à partir de deux représentations sociales hétérogènes.

Dans ses travaux, Guimelli (Guimelli, 1988, Guimelli et Jacobi, 1990) explique des différences de représentations sociales par la variation du degré d'activation des prescriptions liées à la fréquence des pratiques correspondantes. Actuellement, je n'ai pas d'idée claire sur les rapports possibles entre la théorie de l'activation et la théorie de la conditionnalité (si ce n'est que ces deux théories doivent néanmoins être maintenues distinctes).

II. LE NOYAU CENTRAL : A NOUVEAU !

Malgré les beaux travaux de terrain de Andriamihisoa (1982) et de Guimelli (1988), et expérimentaux de Moliner (1989, 1992), certains collègues continuent à penser que la théorie du noyau central d'une représentation sociale, proposée par Abrieu (1976, 1987), relève du folklore aixois. Nous allons montrer comment une certaine exploitation de l'idée de conditionnalité conduit logiquement à retrouver cette théorie du noyau central.

1. L'affirmation du caractère massivement conditionnel des prescriptions d'une représentation sociale n'exclut nullement l'idée que certaines prescriptions sont *absolues*, c'est-à-dire non conditionnelles.

Nous donnons à cette opposition conditionnelle/absolue un sens opérationnel en utilisant le paradigme de Moliner (1988).

Ce paradigme a déjà été illustré ici au § 1.2. Son principe est le suivant : un descripteur bien choisi relatif à l'objet sous étude induit une représentation sociale comme grille de lecture de cet objet ; on identifie les descripteurs importants figurant dans cette grille de lecture ; alors ces descripteurs sont

1. Par exemple, à l'aide d'un « questionnaire de caractérisation » comportant k items importants dans la représentation sociale, d'après les entretiens exploratoires. On demande à chaque sujet de cocher les k items les plus importants pour caractériser l'objet sous étude, puis de trier les k items les moins importants ; et on recommence avec les $(k-2)$ items restants, jusqu'à ce que chaque sujet ait produit c classes de k items chacune. L'échelle ainsi construite est évidemment ordinale, mais l'expérience de multiples utilisations de ce type de questionnaire montre qu'on peut utiliser l'échelle comme si elle était numérique.

mis en cause, sans aucune justification, chacun dans une sous-population représentative de la population sous étude. On observe deux types de réactions :

- la grille de lecture est maintenue, et on conclut que la prescription relative au descripteur mis en cause est *conditionnelle* (c'est le cas décrit au § 1.2 du « groupe idéal dont les membres sont en désaccord » ;

- la grille de lecture est rejetée comme inadéquate, et on déclare que la prescription correspondant au descripteur mis en cause est *absolue* (dans les expériences de Moliner, un « groupe idéal » ne saurait en aucun cas avoir un chef).

Dans cette perspective, il est clair qu'une représentation sociale ne fonctionnera que si toutes les prescriptions absolues sont satisfaites absolument — alors que seul le système conditionnel d'une prescription conditionnelle doit être satisfait, ce qui laisse place à une grande variété de situations relevant de la représentation sociale. Ainsi, les prescriptions absolues sont incontournables, et serviront de *principes organisateurs* de l'ensemble des autres prescriptions — ce qui est l'une des caractéristiques essentielles d'un noyau central.

Si l'ensemble des prescriptions absolues d'une représentation sociale forme un *système initié*, nous parlerons de noyau central, et dirons que la représentation sociale est *autonome* (Flament, 1989). Au contraire, si les prescriptions absolues forment *plusieurs ensembles* organisateurs, on parlera d'une *représentation non autonome*.

2. Alors que dans mes textes précédents (Flament, 1989), je déclarais ne rien pouvoir dire à propos des représentations sociales non autonomes, la nouvelle approche proposée ici ouvre des perspectives théoriques et empiriques prometteuses, mais encore peu explorées.

Les principes organisateurs d'une représentation sociale non autonome étant, par définition, diversifiés, il n'y a aucune raison (bien au contraire) pour que ces divers principes organisent la représentation sociale exactement de la même façon : en quelque sorte, une représentation sociale non autonome est multiple. Notamment en ce qui concerne les divers systèmes conditionnels associés respectivement à ces divers principes organisateurs. Dans cette perspective, on peut s'attendre à quelques conflits cognitifs à l'intérieur de cette représentation sociale multiple, une même condition particulière entrai-

nant des prescriptions spécifiques quelque peu différentes pour chaque pôle organisateur. On peut penser qu'une manière de résoudre ces conflits est d'*auto-nommer* la représentation sociale non autonome au départ.

Un exemple nous est donné par l'étude de la représentation sociale du dimanche, et particulièrement du travail professionnel le dimanche (Attali *et al.*, 1990). Dans notre culture, le dimanche est traditionnellement le jour du Seigneur, occupé par diverses activités culturelles (messe, vêpres, etc.) ; de façon plus récente, le dimanche est partie du week-end occupé par des loisirs profanes, notamment familiaux.

En ce qui concerne le travail du dimanche, les exceptions qui l'autorisent ne sont pas de même nature selon le pôle religieux ou le pôle loisirs ; à cela s'ajoute ce qu'on peut appeler un « droit naïf du travail » (le travail du dimanche doit être volontaire et compensé financièrement et temporellement).

Les conditions du travail le dimanche ne sont guère évoquées par les sujets¹ que lorsque le problème est explicitement posé. En ce qui concerne le dimanche (hors travail), le pôle loisirs du week-end est fortement évoqué, et, à un moindre titre, les activités religieuses. Mais ce qui apparaît comme un début d'*autonomisation* de la représentation sociale du dimanche est que le dimanche est le jour du loisir (au singulier), c'est-à-dire le jour où l'on est libre de faire ce que l'on veut (ce qui laisse place aux pratiques religieuses, aussi bien qu'au travail du dimanche), mais sur la base d'un système conditionnel nouveau, unique et autonome.

3. Revenons aux représentations sociales autonomes, avec noyau central (c'est-à-dire principe organisateur interne et unique). Ce rôle organisateur est parfois confondu avec d'autres aspects importants dans la théorie des représentations sociales, notamment certains relevant de la génétique moscovicienne. Ainsi Doise (1985) emploie de façon quasi synonymique les expressions de principe organisateur et de principe générateur.

3.1. *Le noyau central organise les éléments non centraux* de la représentation sociale, même les plus marginaux. Etudiant la représentation sociale de l'autoroute (Bernard et Blanc, 1989), on trouve (sans étonnement) que le noyau

1. Aucun des sujets interrogés ne travaillait le dimanche.

central est « rapidité/facilitation des déplacements ». Au moment où vient d'être terminé le tronçon Marseille-Manosque de la future autoroute Marseille-Grenoble (A 51), nous interrogeons une vieille Manosquine, qui déclare que cette autoroute va faire augmenter la délinquance ; devant l'étonnement de l'enquêteur, la dame explique que « l'autoroute va permettre aux truands marseillais de venir plus facilement à Manosque ». La préoccupation sécuritaire propre à cette dame est rattachée au concept d'autoroute par l'un des deux aspects du noyau central de la représentation sociale.

3.2. *Le noyau central définit l'objet de la représentation sociale*

Encore influencés par le schéma stimulus-réponse du béhaviorisme, certains pensent que l'objet d'une représentation sociale détermine, pour l'essentiel, le contenu de la représentation sociale. Le problème est évidemment plus complexe. Herzlich (1972), commentant le travail princeps de Moscovici (1961, sur la genèse de la représentation sociale de la psychanalyse), montre l'existence de ce que nous pourrions appeler un noyau central, qui organise l'image de l'objet, *et, par là même, le construit*.

Cette dialectique entre l'objet et sa représentation sociale est sans doute fondamentale dans la perspective génétique moscovicienne. Mais il me semble que, lorsque la représentation sociale est bien constituée, le problème est plus simple : l'objet est totalement défini par le noyau central de la représentation sociale.

Il faut d'abord noter que l'objet d'une représentation sociale est toujours *composite*, même s'il paraît simple. La représentation sociale de l'autoroute (objet technologiquement simple à définir) intègre, pour chaque sujet, les diverses expériences de diverses autoroutes, auxquelles il est fondamentalement d'ajouter les discours, interpersonnels ou médiatiques, à propos de divers aspects de l'autoroute en général, et de telle ou telle autoroute en particulier.

Même si l'objet de la représentation sociale a une définition « objective » (c'est le cas de l'autoroute), il n'y a aucune raison pour que la représentation sociale reflète fidèlement cette définition objective : un échangeur d'autoroutes est-il une autoroute ? (juridiquement oui) ; une voie rapide joignant deux autoroutes est-elle une autoroute ? (juridiquement non).

On peut objecter que la divergence entre la représentation sociale et la définition « objective » de son objet provient de l'ignorance des sujets relati-

vement à la définition objective. Or, Rodriguez et Moukahal (1990) ont étudié un cas où la définition objective est presque parfaitement connue de tous les sujets : il s'agit de la publicité à la télévision. Tout le monde connaît l'existence des « plages publicitaires », ouvertes et fermées très explicitement par des indicateurs audio-visuels répétitifs, accompagnés explicitement du mot « publicité ». On sait que ces plages publicitaires comportent principalement des spots commerciaux mais aussi des spots humanitaires (cancer, sida, etc.). Par ailleurs, le « sponsoring » (terme encore mal connu de certains de nos sujets) ne fait officiellement jamais partie des spots commerciaux.

L'étude de la représentation sociale de la publicité à la télévision montre que son noyau central est, sous diverses terminologies, « augmenter les achats » (ce qui n'étonnera personne).

On vérifie que les sujets connaissent assez bien la définition objective :

- Les spots humanitaires sont en pages publicitaires :
Oui = 91 %
- Le sponsoring est principalement hors page publicitaire :
Oui = 95 %

Puis on demande si les spots commerciaux, les spots humanitaires, le sponsoring sont de la publicité ; les réponses sont massivement « oui » pour le premier et le troisième point, et massivement « non » pour le deuxième.

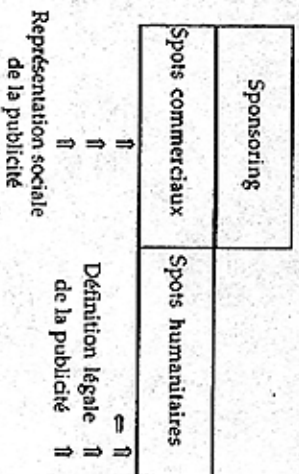
- Un spot humanitaire, c'est d'abord de l'information :

Oui = 95 %

- Le sponsoring, c'est de la publicité :

Oui = 92 %

On a donc le schéma suivant :



4 Représentation sociale et communication

Sporadiquement des études de psychologie cognitive distinguent opinions et fondement de ces opinions, et montrent que la communication s'établit plus facilement sur la base de la communauté des fondements que sur l'identité des opinions. Dans notre domaine, cela se traduit par le fait que, relativement à un objet de représentation sociale, la communication s'établit plus facilement sur la base de l'identité de représentation sociale, définie au niveau du noyau central, que sur la base de l'identité des conséquences périphériques découlant de représentations sociales différentes.

Reprenons l'exemple de notre Manosquine, qui pensait que l'autoroute allait augmenter la délinquance ; l'étonnement de nos enquêteurs s'est transformé en dialogue lorsque la dame a justifié son opinion en se référant au noyau central commun de la représentation sociale (« les truands marseillais viendront plus facilement à Manosque »). Mais supposons que cette dame rencontre un adepte de l'une de ces sectes qui considèrent tout progrès technologique comme l'œuvre du diable ; cet individu sera d'accord sur les méfaits de l'autoroute, puisque œuvre du diable : notre Manosquine pensera quelque chose comme : « De quoi parle-t-il ? Du diable ! — Alors que moi je parle des truands marseillais ! » — et le dialogue tournera court.

5 Sur la notion de population homogène

Les remarques présentées aux § 1.3, II.3.1 et II.4 donnent (de façon sans doute non exhaustive) diverses manières de comprendre comment des pratiques et des discours très différents d'une sous-population à une autre peuvent être fondés sur une identité de représentation sociale, identité définie au niveau du noyau central.

De plus, le § II.4, insistant sur la communication sociale, fournit un critère (presque) opérationnel pour cette recherche d'identité : si on a quelques raisons de penser que des populations apparemment différentes communiquent à propos d'un objet, il convient de faire l'hypothèse qu'elles ont même représentation sociale (i.e., même noyau central), et on tentera de vérifier cette hypothèse, par exemple à l'aide du paradigme de Moliner (cf. § II.1).

III. LES PRATIQUES SOCIALES, FACTEUR DE TRANSFORMATION DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Nous avons déjà décrit (Flament, 1987, 1989) diverses formes de transformation des représentations sociales sous l'influence de l'évolution des pratiques sociales, sans être capable alors d'en faire une présentation unitaire. C'est cette synthèse que nous allons tenter maintenant, d'abord sous forme d'un schéma descriptif, puis sous forme d'un principe qui se veut explicatif.

1. Les diverses dynamiques décrites (Flament, 1989) se contentent sans difficulté dans le schéma suivant :



Nous allons commenter ce schéma, tout en l'illustrant par un rappel bref du travail de Guimelli (1988, 1989).

Les circonstances externes sont n'importe quel état du monde hors de la représentation sociale, c'est-à-dire relevant d'une causalité étrangère à la représentation sociale (par exemple, la myxomatose du lapin ne dépend en rien de représentations sociales propres aux chasseurs).

Les pratiques sociales sont en quelque sorte l'interface entre circonstances externes et prescripteurs internes de la représentation sociale. Ce sont des comportements globaux qui évoluent pour s'adapter aux changements des circonstances externes (par exemple, les chasseurs augmentent leurs pratiques écologiques pour compenser le déséquilibre de la faune dû à la disparition des lapins).

1. Malgré nos efforts, nous n'avons, jusqu'ici, pu trouver trace de modification d'une représentation sociale sous l'influence d'un discours idéologique : seules les pratiques sociales semblent avoir quelque effet.

Les prescriptions déterminant les pratiques, on doit s'attendre à ce que les prescripteurs tendent à « absorber » les modifications d'origine externe des pratiques.

Un principe élémentaire d'économie cognitive veut que les modifications cognitives soient minimales. On doit donc s'attendre à ce que les changements soient d'abord le moins possible sur les prescripteurs absolus, qui ne se modifieront que si les prescripteurs conditionnels sont d'abord modifiés, d'une façon ou d'une autre (par exemple, les nouvelles pratiques écologiques des chasseurs modifient le système conditionnel des prescripteurs relatifs à ces pratiques, modification qui permet une transformation progressive, mais néanmoins structurale, du noyau central de la représentation sociale).

Il est clair que le processus décrit par le schéma peut ne pas aller jusqu'à son terme, notamment si les circonstances changent à nouveau en cours de route.

Par ailleurs, le schéma ne permet pas de se faire une idée de la durée du processus : d'une dizaine d'années, comme l'a constaté Andriamidisoa, jusqu'à trois générations, si l'on s'inspire des théories d'Ibn Khaldoun.

Le schéma qui vient d'être présenté est une synthèse descriptive, ce qui suppose plus de vertus pédagogiques qu'heuristiques. En effet, rien n'est dit *a priori* sur la nature des modifications intervenant à chaque niveau du schéma, et, avec un peu d'imagination, des centaines de cas peuvent être idéalement décrits : la contrainte scientifique de ce schéma est à peu près nulle. Par exemple, il est possible, sans trop d'artificialité, de modeler, selon notre schéma, le processus d'autonomisation décrit à propos de la représentation sociale du dimanche, mais on perd quelque chose d'essentiel : le passage du multiple à l'unique.

2. Je pense pouvoir montrer ici un principe unique, présentant une contrainte heuristique forte ; tout se passe de telle sorte que chaque individu concerné puisse dire : « De par les circonstances, je fais quelque chose d'habituel, mais j'ai de bonnes raisons pour cela. »

Prenons les trois termes soulignés comme des variables ; il s'agit de trouver des modalités de ces variables dont le croisement constitue une combinaison « qualitativement additive » : si C_1 et C_2 sont des modalités de la « variable » circonstances, l'effet différentiel entre C_1 et C_2 doit être qualitativement le même à travers toute la combinatoire. Sans cette contrainte, on

pourrait « expliquer » à peu près n'importe quoi (puisque nous ne sommes pas en général, dans l'étude des représentations sociales, devant un plan expérimental quantitatif, où les effets d'interaction peuvent être testés).

Il se trouve que, pour expliquer les cas que nous connaissons actuellement, seul le maniement des « variables », circonstances et bonnes raisons, est suffisant.

3. Voici le tableau combinatoire que, pour l'instant, nous retenons :

| | | | |
|---|------------------------------------|---|---|
| | | Circonstances perçues comme réversibles / irréversibles | |
| Bonnes raisons définies par la représentation sociale | | A | B |
| définies hors représentation sociale | une bonne raison unique | C | D |
| | une multiplicité de bonnes raisons | E | F |

Il est fort possible que, dans l'avenir, de nouvelles observations obligent à augmenter le nombre de modalités, et donc le tableau. Si cela peut se faire en respectant les principes énoncés au § III.2, je considérerai cela comme un complément théorique, et non comme une remise en cause de la théorie.

4. Description des modalités des variables

4.1. Les circonstances

Si la matérialité des circonstances doit être connue (pour éviter tout contre-sens), seul leur effet cognitif est moteur dans un modèle cognitif comme le nôtre. Deux aspects ont retenu notre attention, qui sont parallèles à certains résultats de la théorie de l'engagement (Beauvois et Joule, 1988) : malheureusement, un seul de ces aspects, pour l'instant, répond aux principes du § III.2.

Dans certains cas, les modifications de circonstances sont perçues comme réversibles, c'est-à-dire que, à tort ou à raison, on croit à un retour rapide au *status quo ante*. Exemple : la guerre de 1914-1918 et le travail massif des femmes dans l'industrie lourde (Thébaud, 1992), ou encore : les 6 ou 8 ans passés en France par des étudiants africains (Mianpika, 1988) ou malgaches (Ralambohana, 1989), pour finir leurs études supérieures. L'irréversibilité perçue se définit *a contrario*, mais parfois avec nuance : ainsi, au début de la myxomatose, les chasseurs de Guimelli (1988) espéraient un retour à la normale (les sociétés de chasse ont financé des recherches biologiques), puis ont perdu espoir et se sont installés dans l'irréversibilité.

L'hypothèse est que la réversibilité perçue ralentira le processus de transformation de la représentation sociale, et notamment interdira tout changement au niveau du noyau central ; tout se passe comme si les sujets pensaient qu'en changeant le noyau central, ils allaient dépenser une grande énergie cognitive (ce qui est vrai), mais savaient que dans quelque temps ils devraient à nouveau dépenser une même énergie pour revenir au point de départ ; du point de vue de l'économie cognitive, il est alors avantageux de supporter pendant quelque temps les éventuels inconvénients dus aux circonstances. Donc seules les prescriptions conditionnelles seront modifiées et on peut penser que le retour des circonstances à la normale n'effacera pas toutes les modifications de ces prescriptions : il y aura des traces de cet épisode.

Ces phénomènes semblent tout à fait parallèles à ceux décrits par la théorie de l'engagement sous le terme d'*irrévocabilité*, qui équivaut à notre irréversibilité ; mais la révocabilité semble un état perçu comme possible, alors que notre réversibilité est perçue comme certaine.

La théorie de l'engagement considère l'importance du libre choix, et on peut penser que les modifications de circonstances n'auront pas les mêmes effets suivant qu'elles sont voulues ou subies ; mais, dans l'état actuel de nos observations, cette variable a trop d'interaction avec les autres pour que les principes du § III.2 soient respectés.

4.2. Les bonnes raisons

Pour la psychologie cognitive, un sujet se comportant de façon inhabituelle trouve toujours un moyen de rétablir l'équilibre cognitif — de façon plus ou moins efficace, de façon plus ou moins consciente.

Lorsque nous parlons de *bonnes raisons*, dans notre modèle, nous considérons que le moyen de rétablir l'équilibre est, sinon clairement conscient et explicite, du moins explicitable par le sujet lui-même.

4.2.1. Notre théorie des prescriptions conditionnelles nous impose une première perspective : les circonstances peuvent entraîner qu'une condition rarement présente devienne plus fréquente, et même devienne générale (c'est le cas dans l'étude de Guimelli), ou, au contraire, qu'une circonstance fréquente devienne rare (cas étudié par Singéry-Bensaid, 1984). Dans ces cas, les pratiques ne sont inhabituelles que par leur fréquence, et non par leur normalité (voir § I.2).

Dans de tels cas, on observe (et c'est sans doute inévitable), une évolution très progressive, qui, si elle va jusqu'au changement du noyau central, le fait sans rupture brutale d'avec l'état initial.

4.2.2. Dans le cas précédent, les *bonnes raisons* étaient gérées par le système conditionnel de la représentation sociale, et les pratiques inhabituelles étaient tout à fait légitimes. Mais on observe d'autres cas où les circonstances entraînent des pratiques illégitimes, contraires aux prescriptions de la représentation sociale. *Dans tous les cas*, on voit apparaître, *dans le discours des sujets*, ce que nous avons nommé *schèmes étranges*¹, qui affirment simultanément la prescription violée, la pratique illégitime, représentée comme telle, et pose une bonne raison, plus ou moins rationalisante.

Parmi les divers exemples de schèmes étranges donnés par ailleurs (Flament, 1987, 1989), reprenons celui-ci, où apparaît l'implicite discursif (cf. Grize, 1989) : une étudiante (maghrébine de seconde génération) interroge des étudiantes maghrébines de seconde génération, sur le fait qu'elles fument ; la réponse est invariablement : « je fume » (ce qui est contraire à la tradition maghrébine), « mais ce n'est pas interdit par le Coran » (la partie entre paren-

1. Dans nos précédents articles (Flament, 1987, 1989), toute cognition d'une représentation sociale était nommée *schème*. Ici, nous avons parlé de *prescriptions*, parfois de *descripteurs*. Nous allons voir que, dans les schèmes étrangers, ce qui est important n'est pas leur caractère prescripteur ou descripteur, mais leur caractère étrange, au sens de : « véhiculant quelque chose d'étranger ». Il semble par ailleurs que le terme soit devenu populaire.

thèses est toujours implicite, car elle traduit une grande évidence pour les interlocutrices).

Dans ces schèmes étranges, les bonnes raisons sont prises dans la *culture globale*, hors de la *représentation sociale* considérée.

La présence de schèmes étranges est caractéristique des cas C, D, E et F du tableau au § II.3. Leur présence se traduit par des processus plus brutaux que ceux décrits au § III.4.2.1.

La nature de ces processus dépend d'une dernière dichotomie, qui n'est peut-être que le repérage des points extrêmes d'une échelle à plusieurs niveaux.

a) Quelques bonnes raisons s'imposent uniformément à tous les membres de la population

C'est le cas de l'exemple précité : la référence au Coran est unanime dans une population musulmane, car le Coran est son livre des prescriptions.

Ce consensus sur une ou quelques bonnes raisons crée une pression sociale qui maintiendra longtemps la contradiction, en la justifiant en quelque sorte. C'est peut-être là la justification psychologique de la théorie sociologique d'Ibn Khaldoun.

b) De multiples bonnes raisons, incoordonnées, se distribuent dans la population

C'est le premier cas que nous ayons identifié (Flament, 1987), à propos d'études au Cameroun (Domo, 1984) et à Madagascar (Andriamifidisoa, 1982).

La multiplicité incoordonnée des bonnes raisons fait que, pour un même individu, la « logique » des bonnes raisons varie d'une prescription violée à une autre, et, pour une même prescription, varie d'un sujet à un autre. D'où un climat général d'incohérence cognitive, qui se résout par suppression du problème, de par l'éclatement du noyau central de la représentation sociale. Il semble que les éléments de l'ancien noyau central servent à la constitution de nouvelles représentations sociales (voir l'analyse du cas malgache dans Flament, 1987).

En fait, c'est un processus psychologique que l'on trouve dans des périodes qu'on peut, en général, qualifier de révolutionnaires.

5. Illustrations des cas du modèle

Pour certaines cases, nous possédons des exemples résultant d'études faites, sous ma direction, dans l'esprit qui a donné naissance à ce modèle. Pour d'autres, nous n'avons que des exemples suggestifs, issus de l'histoire ou de la sociologie, et qui, donc, devraient être repris dans notre perspective.

A. Circonstances préviues comme réversibles \times bonnes raisons définies par la représentation sociale

Nous avons déjà évoqué le travail des femmes dans l'industrie lourde durant la guerre de 1914-1918. On peut penser qu'avant la guerre, un tel travail n'était légitime que dans des conditions très rares et que la guerre (dont chacun attendait la fin supposée prochaine) a rendu ces conditions quotidiennes. La paix revenue, on est revenu apparemment au *status quo ante*, mais certaines traces semblent être insidieusement restées : certains historiens du féminisme font remonter à cette période de guerre l'apparition d'un féminisme populaire et économique, alors qu'avant on avait un féminisme élitiste et politique (les suffragettes, par exemple).

B. Circonstances préviues comme irréversibles \times bonnes raisons définies par la représentation sociale

L'exemple princeps est le beau travail de Guimelli (1988) sur les représentations sociales des chasseurs et que nous avons déjà résumé au § III.1.

C. Circonstances préviues comme irréversibles \times quelques bonnes raisons, hors représentations sociales, s'imposent également à tous

Il s'agit, comme nous l'avons vu aux § III.4.1 et III.4.2.2.a) du croisement de deux modalités freinant le processus de transformation de la représentation sociale, en tout cas interdisant une modification du noyau central.

C'est ce qu'on observe chez les étudiants africains ou malgaches, faisant des études supérieures en France. Par exemple, ils vivent souvent en couples (non mariés), ce qui, disent-ils, est impensable dans leur culture d'origine. Mais tous déclarent que ce n'est qu'une parenthèse temporelle (réversibilité) et géographique (en France) ; et la plupart évoquent le besoin de cette vie de couple pour rompre l'isolement dû à l'exil.

D. Circonstances préviues comme irréversibles \times quelques bonnes raisons, hors représentations sociales, s'imposent à tous

Le schème étrange analysé au § III.2.2 (« je fume, mais ça n'est pas interdit par le Coran ») relève de cette case. Mais nous n'avons aucune étude d'un processus complet illustrant cette case. Nous pensons aux phénomènes de transculturation de populations immigrées (et à la théorie des trois générations).

E. Cette case est sans doute intrinsèquement vide

En effet, le caractère réversible des circonstances est, à lui seul, une bonne raison qui s'impose à tous ; donc un cas qui semblerait être en E est sans doute, en réalité, en C.

F. Circonstances préviues comme irréversibles \times multiplicité des bonnes raisons

Ces modalités, d'après le § III.4.1 et III.4.2.2.b), conduisent le processus jusqu'à l'éclatement du noyau central de la représentation sociale. L'exemple des études sur le Cameroun et sur Madagascar, que nous avons exposées plusieurs fois (Flament, 1987, 1989), illustrent ce processus.

IV. LIMITATIONS DU MODÈLE

Indépendamment des critiques, pertinentes ou non, que chacun peut faire à propos d'un tel modèle, nous noterons que ce modèle laisse de côté des types d'évolution des représentations sociales, pourtant attestés.

Laissons la génétique moscovicienne¹, qui se suffit à elle-même ; remarquons que le processus d'autonomisation d'une représentation sociale non

1. Cette phrase a été interprétée par plusieurs lecteurs comme opposant le présent cadre théorique à la théorie initiale de Moscovici. Il n'en est rien. Je voulais dire que la dynamique d'une représentation antérieurement bien constituée (comme dans Guimelli, 1988) et la genèse de la représentation d'un objet nouveau (comme dans Moscovici, 1961) sont deux processus distincts (mais pas incompatibles), et que, entre le structuralisme aixois et le génétisme moscovicien, nous manquons de données empiriques pour esquisser un pont théorique. Or, depuis ce texte déjà ancien, des recherches ont abouti. Jodelci (1989b), dans ses études sur le terrain, qui datent du début des années 70, n'a pas rencontré la dépression nerveuse dans la représentation de la folie. Or, quinze ans après, Pradalles (1992) entend tous les paysans de Lozère lui parler de dépression nerveuse. L'étude montre qu'il s'agit de « rendre familier un objet nouveau » (génétique moscovicienne) dans le cadre d'une représentation ancienne, organisée autour d'un noyau central connu (même si Jodelci n'utilise pas la terminologie structuraliste aixoise). Ce type d'observation manquait ; son élaboration théorique n'est pas encore mûre — mais ça viendra.

autonome (§ II.2) ne rentre dans notre modèle que de façon floue (en D et/ou F), et surtout en négligeant l'aspect essentiel du passage du multiple à l'unique.

Disons que notre modèle ne vaut que pour les représentations sociales autonomes, qui vont de l'unique à l'unique, ou au multiple (en F).

Pour les autres types de transformation, notamment l'autonomisation, on peut envisager de construire des modèles similaires ou même un modèle unique : en effet, le principe très général du présent modèle (« de par les circonstances, je fais quelque chose d'inhabituel, mais j'ai de bonnes raisons pour cela », § III.2) peut *a priori* s'appliquer au processus d'autonomisation. Mais il est évident que l'observation d'un seul cas d'autonomisation est très insuffisante pour étayer quelque généralisation que ce soit.